

Une enfance au pays des Trois-Frontières

Romaniste et sociologue, professeur d'université à la retraite, Louis Goffin vient de publier chez L'Harmattan un témoignage simple, sensible, touchant et passionnant sur son enfance au pays des Trois-Frontières.

J'ai toujours vécu le pays des Trois-Frontières comme une région unique, avec des activités ou une histoire communes. Je me sens Lorrain, sans frontière. » Voilà l'une des raisons pour lesquelles on retrouve dans *Ciels d'enfance*, le livre de Louis Goffin qui vient de paraître aux éditions L'Harmattan, ce que l'auteur nomme « une mentalité régionale. »

« L'angoisse de la guerre »

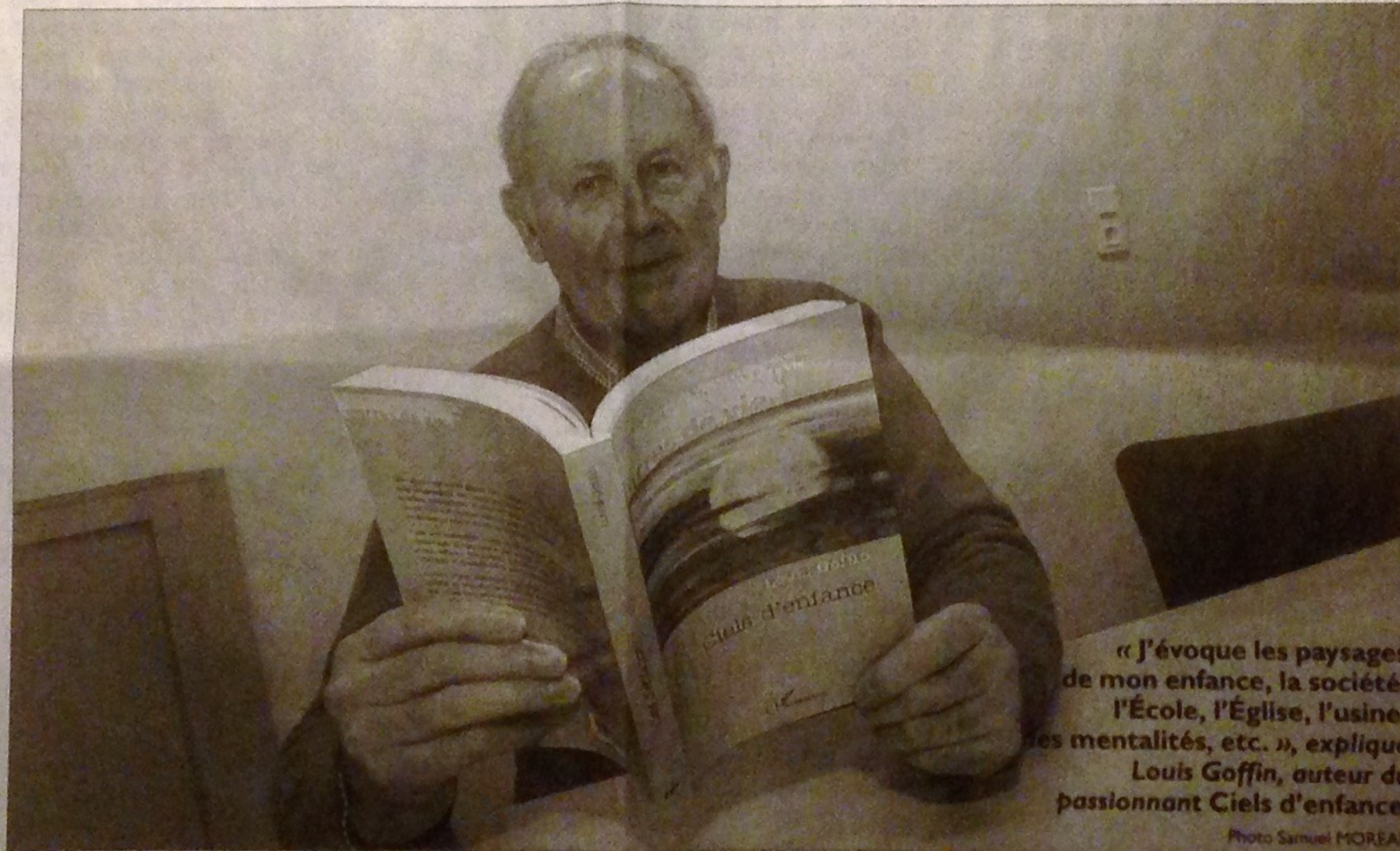
Il y évoque donc sans surprise l'omniprésence de l'usine, qu'il écrit d'ailleurs avec une majuscule, dans sa ville d'Athus, de la société qui change et oblige les paysans à aller chercher une paie plus décente sous les hauts-fourneaux, de la toute-puissance de l'Église dans sa famille et sa commune, etc.

Mais s'il aborde tous ces sujets, c'est avant tout dans un but précis : « Mes petits-enfants me disaient toujours que je racontais des tas de choses sur mon passé. Et ils m'ont incité à écrire mes souvenirs, pour qu'ils en gardent une trace. J'ai alors eu l'idée de faire parler l'enfant que j'étais, né en 1940 de parents âgés d'une cinquantaine

d'années. J'ai tout abandonné pour explorer cette période de ma vie. »

Sa date de naissance n'est pas anodine : la Deuxième Guerre mondiale fait rage quand il voit le jour. « Même si ma mémoire personnelle s'éveille quatre ans plus tard, je suis porteur de cette angoisse de la guerre. Ma mère était d'ailleurs infirmière, et a vécu la bataille des Frontières. C'est pour ça que je n'aime pas les conflits. »

Sous les yeux de Louis Goffin enfant, mais avec l'apport des recherches de Louis Goffin adulte, on (re)découvre donc ce que furent les relations des civils avec les Allemands en 1914-1918 et 1939-1945, mais aussi l'héroïsme du bataillon des chasseurs ardennais. On se plonge dans l'offensive Von Rundstedt, le chant du cygne sanglant des nazis entre décembre 1944 et janvier 1945. Puis on se passionne pour l'arrivée des Américains à la Libération, les exécutions impitoyables des soldats arméniens liés aux Allemands, les dénonciations des (vrai-faux) collaborateurs et leurs terribles conséquences, etc. Jusqu'à prendre conscience des avantages et des inconvénients d'avoir un père commissaire de police à l'école.



« J'évoque les paysages de mon enfance, la société, l'École, l'Église, l'usine, les mentalités, etc. », explique Louis Goffin, auteur du passionnant *Ciels d'enfance*.

Photo Samuel MOREAU

La maison en face de l'usine

« Plus on vieillit, plus les images de l'enfance reviennent, comme si on voulait boucler la boucle », explique l'ancien professeur de français à Athus-Arlon puis professeur de sociologie à Aulus et à Dakar, qui décrit à merveille la maison dans laquelle il est né et où il vit toujours. « J'y trouve partout des déclencheurs à souvenirs. »

Celui qui mena à bien une thèse sur la mentalité des sidérurgistes (avec comme membre du jury un certain Serge Bonnet) pour devenir docteur en sociologie appliquée à l'environnement est ému des retours des lecteurs, tous positifs, ou presque. « Ils se retrouvent dedans, ils retrouvent l'usine, la ville, la guerre, l'enfance, les modes de vie, l'École et l'Église intimement liées. Ils retrouvent leur propre vérité. C'est finalement un travail de psychanalyse. Car des choses

dont on peut être (ou pas) fier trouvent leurs origines dans l'enfance. Les cartes sont distribuées à 12 ans. Vous pouvez ensuite avoir des bifurcations, mais les atouts sont là. » Avec cette question, lancinante : « Comment et quand sait-on qu'on n'est plus des enfants ? »

Sébastien Bonetti.

Ciels d'enfance, L'Harmattan, 22,50 €.

« Je raconte des choses que je n'aurais jamais racontées si mes frères étaient encore en vie. »

De Louis Goffin, qui vient de sortir son passionnant livre-témoignage *Ciels d'enfance* aux éditions L'Harmattan. « Je parle de drames, de tensions, etc. Et je décris cette maison dans laquelle je suis né et dans laquelle je vis toujours. C'est comme un élastique qui me retient à cette région. »

La sidérurgie liégeoise

« L'usine était tentaculaire, dominatrice. Je n'ai jamais rêvé d'y aller », explique Louis Goffin, qui vient de sortir chez L'Harmattan *Ciels d'enfance*. Et qui ajoute : « Les classes sociales étaient calquées sur celles de l'usine. Il n'y avait pas de véritable bourgeoisie à Athus. La différence entre le bassin de Longwy, où je venais souvent, et notre territoire, c'est que chez vous, les maîtres de forges étaient paternalistes. On n'avait, quant à nous, qu'une extension lointaine d'une sidérurgie liégeoise, qui a profité de nous », précise celui dont la thèse a porté sur la mentalité des sidérurgistes. Et qui a épousé une fille de chef de service ayant, par la suite, créé le terminal de containers voisin. « Athus fut la première grosse unité du coin à fermer, avec ses 5 500 employés, d'anciens cultivateurs devenus ouvriers. »

Parcours de vie

Un père commissaire de police, une mère infirmière, des soldats reconnus, un oncle ouvrier-paysan écrasé par une locomotive de l'usine dans laquelle il travaillait, etc. : le livre de Louis Goffin dresse le portrait de membres de sa famille ayant eu des parcours forts. « J'ai eu trois grands frères. L'un d'entre eux fut même le chef d'un mouvement de résistance à Athus, un autre fut volontaire de guerre. »



Le terminal de containers à Athus. Photo archives RL